

Bernard Lévy, Renaud Jean, Jean-François Aubé

Michel Lord

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2014). Compte rendu de [Bernard Lévy, Renaud Jean, Jean-François Aubé]. *Lettres québécoises*, (155), 40–41.



BERNARD LÉVY

Le souffle court

Montréal, Triptyque, 2014, 162 p., 20 \$.

Un défi sportif

Dans un article sur le premier recueil de nouvelles de Bernard Lévy (à ne pas confondre avec le philosophe français BHL), *Un sourire incertain* (1996), je disais ceci qui vaut tout autant pour son second : « La plupart des textes ont quelque chose d'accrocheur, même si parfois cela frise l'in vraisemblance, Lévy aimant forcer la note. » (*University of Toronto Quarterly*, vol. 67, n° 1, Winter 1997/1998, p. 372)

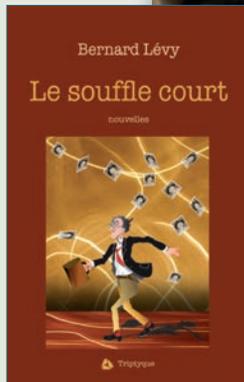
Le titre laisse à peine deviner, sinon par antithèse, qu'il s'agit de récits sportifs. La nouvelle éponyme qui ouvre le recueil montre ainsi un professeur toujours à la course dans un pays imaginaire, la Bristélénie. Il a le souffle court, mais se voit surtout « courir après l'amour » (p. 14). Obsédé par une femme, Olga, il en voit à la fin 175 semblables dans sa salle de classe. Une histoire de fou ? C'est à voir.

Moi qui ne suis pas fou des descriptions sportives, ce dont presque chacune des huit nouvelles est remplie, je me suis surpris à dévorer ces récits, y compris le plus long (36 pages), « Maxime ou la noblesse de l'esquive ». C'est que Bernard Lévy sait écrire, lui qui a à son actif quelques rares publications de qualité, mais aussi 25 ans en enseignement de la rédaction pour les médias écrits à l'Université de Montréal, en plus d'être le directeur de la revue *Vie des Arts* depuis 1992. On cherchera en vain de sérieuses bavures dans ses textes écrits avec grâce et clarté. Tout juste des incongruités comme celle qui consiste à montrer le boxeur Maxime soumettant sa candidature à l'université alors qu'« il n'y avait pas de poste disponible » (p. 64). Faut être désespéré.

Parfois, le discours colle à une réalité historique, comme dans « Zidane ou la huitième minute ». Les amateurs de soccer aimeront se remémorer le célèbre match qui a opposé la France et l'Italie en Coupe du Monde. Lévy y mêle encore une description hyper technique, mais qui débouche sur des considérations d'ordre psychologique fort pertinentes.

La nouvelle la plus étonnante, « Le rendez-vous », passe du récit d'une excursion en bateau autour des Mille-Îles à une histoire de pêche peu banale : un biologiste tente de relever un défi en créant un poisson énorme qui transformera la région de Kingston en pays légendaire. Je ne révèle pas la chute. Au lecteur de la découvrir et de lire ce recueil d'un écrivain aussi discret que fascinant.

On cherchera en vain de sérieuses bavures dans ses textes écrits avec grâce et clarté.



BERNARD LÉVY



RENAUD JEAN

Retraite

Montréal, Boréal, 2014, 200 p., 19,95 \$.

Glauque et encore

Certains éditeurs sont garants de la qualité de leurs ouvrages. Leur signature est signe qu'on est entre bonnes mains. C'est le cas de Boréal. Des livres toutefois peuvent avoir été lancés avec un peu d'ivraie au milieu du bon grain.

Retraite de Renaud Jean, qui en est à son premier livre, en est un bon exemple. Non pas que ce soit mauvais, mais plutôt que de petites bavures ternissent un recueil par ailleurs acceptable bien que l'ensemble soit assez glauque.

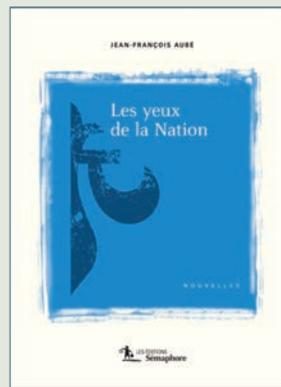
Les neuf nouvelles tournent autour d'hommes paumés qui sont prisonniers de leur milieu. La peinture de la misère physique et morale n'est pas nouvelle, que l'on pense à Tchekhov, mais ici elle prend une tournure répétitive. Dans le premier récit, « En station », c'est l'ère du vide. Le narrateur est un employé d'une compagnie qui offre « la Grande Aventure » à des gens qui ne savent pas où ils vont, pas plus que la compagnie, dont l'employé est inutile. Le passage à vide se continue dans « Trois visites », où un jeune homme dont on ne sait rien ne sait même pas lui-même quelle est la nature de son occupation. La finale révèle « qu'il n'y avait jamais eu, en [lui] rien d'authentique » (p. 28). Mais encore ?

Dans « Sous le pôle », un homme ne sait pas pourquoi il se trouve dans le Nord alors qu'il vient de couper les amarres d'un dirigeable. Et pourtant « il était dégoûté par cette mission de sabotage qu'il avait acceptée sans réfléchir ». En effet !

« La compagnie » met en discours dans une première partie un narrateur déprimé qui essaie de se « convaincre que les choses de l'astronomie [l']intéressaient » : « D'ailleurs, elles m'intéressaient. J'avais déjà regardé les étoiles, une nuit, à la campagne. » (p. 72) Ça ne s'invente pas. Dans la partie finale, un autre narrateur du même acabit décide de se secouer et part en vélo, visiblement à Montréal que, quelle surprise, il « reconn[ait] » (p. 84). Il veut se perdre et se retrouve à Saint-Léonard, aux abords d'une grotte où il « se livr[e] à diverses spéculations, fondées sur de vagues et lointaines notions de géologie, mais cela [ne] débouch[e] sur rien : la réalité, une fois de plus, résistait à [s]a compréhension » (p. 89). Il y a de quoi rester pantois...



RENAUD JEAN



JEAN-FRANÇOIS AUBÉ

L'homme à la retraite dans la nouvelle éponyme est aussi très savant. Il profite d'un voyage à Athènes avec sa femme pour visiter des musées. Bien plus : « Ils s'initient à la mythologie grecque. » (p. 97) Une éducation tardive ? Mais c'est bien pire pour cet autre homme qui passe des tests pour devenir facteur et qui « sous sa chemise collante de sueur [...] jetai un coup d'œil jaloux » (p. 160) à des employés des postes. Belle perspective !

Sans vouloir être méchant, j'ai essayé de montrer que de petits détails peuvent ruiner une nouvelle au-delà même de sa maigreur et de sa glaucité.

✕

JEAN-FRANÇOIS AUBÉ
Les yeux de la Nation

Montréal, Sémaphore, 2014, 117 p., 16,95 \$.

« Ivre comme la Sibérie »

On se demande bien à quoi sert l'éducation de nos jours. À lire *Les yeux de la Nation*, la question se pose, lancinante, pénible. Mais où a-t-on appris à ne pas savoir écrire ? Sans doute ne lit-on plus rien qui vaille, à part ce que l'on sait sur les soi-disant réseaux sociaux, se retrouvant sans modèle aucun, mais ambitieux de devenir écrivain, on se demande bien pourquoi.

Le recueil de Jean-François Aubé, *Les yeux de la Nation*, est dans ce sens une anthologie de la bêtise stylistique et sémantique. Cela me peine énormément, la lecture ayant été une souffrance constante dont je garde normalement le secret à part moi, mais comme j'y suis par profession obligé, je ne peux pas passer à côté de cet invraisemblable recueil de nouvelles.

Choisir parmi les passages pénibles pose à lui seul un défi de taille, tant le livre regorge de bijoux du genre. Dès l'ouverture, le ton est donné dans la nouvelle éponyme. Un homme y leurre bêtement un pauvre aveugle qui rêve de l'indépendance du Québec. Ce pourrait être de l'ironie, mais on verra à la lecture du recueil qu'il n'en est rien, à l'instar du narrateur indicible de cette première nouvelle : « Mes idées, peu préparées, venaient en gros, c'étaient d'énormes blocs bruts qu'on me livrait par camion. » (p. 16) Des idées en gros, comme à l'entrepôt, qui arrivent en camion ? Fallait y penser. « Dans le bain » est une nouvelle dans laquelle Yvan, un agent de recouvrement, « mordait

surtout dans le sursis que lui offrait l'événement » (p. 21). Au cours d'une conversation, « [u]n silence s'installa, tiré vers le haut par le chant des oiseaux, tel un grand tissu frivole suspendu entre les arbres » (p. 22). Il est tellement tendu que « [s]on dos était un terrain récréatif pour véhicules lourds » (p. 23). Toujours l'art du gros, du camion...

Dans « Le vide du cosmos », un amoureux est si transi qu'il lui faut un réfrigérateur : « Cet appareil ménager à sang froid était pourtant nécessaire pour tempérer le volcan et éviter que l'incendie de [son] amour se propage dans tout [leur] logis. » (p. 27) Mais il a des doutes au cours d'une soirée dansante : « La musique entrait par l'oreille et travaillait bien dans les coins, important en moi une transe collective qui finit par égrener mes certitudes. » (p. 30) On s'égrène à moins, surtout dans les recoins de l'oreille, d'autant plus qu'un détail important s'ajoute : « Il y avait une présence audible. C'était moi. » (p. 31) Tout de même...

Dans l'inénarrable « Marche du sel », la mère du narrateur, Monica, n'avait pas eu de chance : « Dès l'adolescence, une saveur bien âcre avait infusé dans la bouche de Monica l'impression d'une apocalypse imminente. [...] Cette intuition avait emménagé chez elle en permanence et avait formé un palais secret, dissimulé derrière le vrai, à la manière d'une valise à double fond. » (p. 36) Mais pourquoi s'en faire puisque « [l']indifférence lui servait de mémoire » (p. 37). Son mari ne va guère mieux, car « [s]a paranoïa, dehors, loin de se dissiper, se resserrait à sa gorge » (p. 45). Et dedans, alors ! Quant à leur fils, « il souffrait de sérieux problèmes de conjugaison » (p. 46), allez savoir ce que cela vient faire ici.

Comme le ridicule ne tue pas, il en fallait encore plus. « Le pouce » poursuit sur cette belle lancée. Un prêtre pelletant la neige devant sa maison est « stupéfait », car il « constatait, dans une surprise toujours renouvelée, qu'il portait des caleçons jaunes » (p. 51). Mais, heureusement pour lui, « une grande nostalgie vint, à la manière d'un phare lointain, perforer la brume de son ivresse » (p. 52). C'est sans doute parce que « [i]vre comme la Sibérie, il ne savait plus ce qu'il cherchait » (p. 53). Nous non plus d'ailleurs. Mais ce fameux « pouce » du titre, il sert bien à quelque chose, surtout quand il s'agit de faire tourner les pages d'un livre : « Avec la collaboration d'une langue mouillante, le pouce en avait ensuite tourné toutes les pages. » (p. 53) Ah ! le plaisir du texte...

À part quelques passages encore bizarres, on est surpris de tomber sur « La découverte du Canada », nouvelle presque sobre qui montre un adolescent rêvant de filles et de soleil, mais qui doit étudier l'histoire. Beau garçon, le pauvre avait les « cheveux châtain [qui] ajoutaient de la dispersion à un visage déjà écarquillé par le nez incurvé qui, dans sa fuite vers le haut, maintenait la lèvre supérieure suspendue dans les airs » (p. 60). Rêve-t-on ? C'est bien mieux que le chapeau de Charles Bovary. Allez, au Cirque du Soleil et qu'on n'en parle plus.